

# Les rencontres du film d'art

24 – 27 janvier 2019 • 6<sup>e</sup> édition



*D'après Andy Goldsworthy*



**ANDRÉ ROBILLARD, EN  
COMPAGNIE**

**DE HENRI-FRANÇOIS IM-  
BERT,**

**2018.**



Henri-François Imbert entre pour la première fois en possession d'une caméra, Super 8, à l'âge de vingt ans, alors qu'il est étudiant. Il déclare avoir commencé à filmer de manière autodidacte, n'étant pas spécialement cinéphile, ni accoutumé au vocabulaire et aux techniques cinématographiques. Ses premiers courts-métrages évoquent sa famille : *Papa tond la pelouse*, *Maman fait du feu*.

En 1993, il réalise *André Robillard, à coup de fusils !*, film consacré à André Robillard, créateur français d'art brut. Il dirige aussi une série documentaire, *Chroniques de l'Art Brut*, pour Canal+. Sur la plage de Belfast, réalisé en 1996 et vraisemblablement inspiré de ses études, sur le réel et les nouvelles images, est récompensé par plusieurs prix. Ce moyen métrage retrace le parcours d'Imbert en Irlande du Nord, où il cherche à retrouver la famille qu'il a pu voir à de nombreuses reprises sur un film Super 8 retrouvé dans une vieille caméra. *Doulaye, une saison des pluies*, réalisé en 1999, part d'un souvenir de Doulaye Danioko, parti au Mali depuis une vingtaine d'années. *No pasaràn, album souvenir*, réalisé en 2003, remémore les épisodes de la Retirada achevant la guerre d'Espagne, ainsi que de la création de camps de concentration français. Le documentaire est construit comme une quête : à la recherche de la signification d'un jeu incomplet de cartes postales, découvert dans les affaires de son grand père. Ce dernier film est présenté à la Quinzaine des réalisateurs du Festival de Cannes 2003. Suit en 2008 *Le Temps des amoureuses*.

En 2004, Imbert prépare une thèse sur le Sénégalais Samba Félix Ndiaye, thèse soutenue le 3 décembre 2005, sous la direction de Serge Le Péron : *Samba Félix Ndiaye, cinéaste documentariste africain*. Il anime par ailleurs des ateliers à la Maison du Geste et de l'Image, à l'université Paris-VIII et à la Fémis.

# L'INTERVIEW

---

**Dans ce nouveau film avec André Robillard, vous avez choisi d'aborder son histoire, en évoquant notamment la Psychothérapie Institutionnelle, sujet que vous n'aviez pas abordé précédemment. Pourquoi à ce moment-là ?**

En 2012, le metteur en scène Alexis Forestier et André Robillard ont été invités à jouer leur spectacle à l'hôpital de Saint-Alban. Je suis allé les filmer et je me suis rendu compte que ce film nous amenait à l'histoire de la Psychothérapie Institutionnelle.

**Etiez-vous attiré par l'histoire de Saint-Alban ?**

Oui, j'étais déjà allé deux fois à Saint-Alban, c'est un lieu qui m'attirait depuis longtemps, à la fois pour l'histoire de la Psychothérapie Institutionnelle et pour celle de la Résistance. Les deux histoires se recoupent en fait. Les psychiatres qui ont créé la Psychothérapie Institutionnelle, autour de François Tsoquelles, ont accueilli des résistants à Saint-Alban pendant la guerre. Les deux postures se rejoignent, la posture humaniste qui dit qu'un fou est un homme et la posture de résistance qui dit qu'un homme doit vivre libre.

Le créateur d'Art Brut Auguste Forestier, qui est l'artiste préféré d'André, a vécu là-bas. J'avais commencé un film sur lui en 1993, jamais abouti, dans lequel André visitait l'exposition Forestier organisée par l'Aracine. Vingt ans plus tard, nous étions sur place à Saint-Alban, là où il avait vécu, et d'une certaine façon, nous faisons ce film sur Forestier que je n'avais pas réussi à faire à l'époque, à l'intérieur de ce nouveau film sur André.

**C'est votre troisième film sur André Robillard, mais le premier pour le cinéma.**

Oui, il fallait raconter l'histoire d'André et me situer dans

cette histoire. Partir des liens un peu magiques, les coïncidences, les aléas, des choses très ténues qui tout à coup font sens, même si ce sens est fragile, comme de retrouver la piste de Roger gentis en me promenant à Saint-Alban, alors qu'il est pour moi le médecin d'André à Fleury-les-Aubrais. Je ne peux éclairer ce genre de liens que par une narration en voix off, un récit à la première personne. Il y a aussi Alexis Forestier, qui nous emmène en voyage avec son spectacle.

**Malgré la densité narrative du film, vous arrivez à lui insuffler une forme de légèreté.**

Oui, il faut faire avec les limites du cinéma, la durée du film, la complexité des informations et de l'idée de raconter une histoire. J'essaie d'amener les choses de manière poétique, par des liens avec les personnages ou les faits. Je tente de trouver un rythme cohérent avec mon travail, un travail au long cours, qui prend le temps de chercher la forme qui convient au film. C'est un travail artisanal aussi, dans un espace de liberté qui ne dépend que du projet lui-même, de la relation avec mes personnages et de notre désir commun pour le film que l'ont fait ensemble.

En dehors de l'historien de l'art Mochel Thévoz, qui accueille André pour le vernissage de son exposition à la Collection de l'Art Brut de Lausanne, le film ne contient aucun commentaire d'experts.

Michel Thévoz a présenté les premiers fusils d'André dès l'ouverture de la Collection de l'Art Brut à Lausanne en 1976. C'est un personnage historique de la vie d'André, ce n'est pas juste un connaisseur: il lui a permis de renaître. Cela parle aussi de mon travail, dans une sorte de couche souterraine du récit. J'y pense maintenant, mais le film est encadré par ces deux personnages: au début, Madeleine Lommel, de l'association l'Aracine, qui m'a proposé d'aller filmer André Robillard, en 1993; et à la fin, Michel Thévoz, qui m'a accueilli avec ce premier film sur André. C'est un hommage. Ils sont pour moi comme des repères.

---

**A travers une figure majeure de l'art brut, le documentariste Henri-François Imbert esquisse aussi une histoire de la psychiatrie en France depuis 1939.**

## **L'AVIS DU « MONDE »**

Il y a un quart de siècle, le documentariste Henri-François Imbert, aujourd'hui quinquagénaire, consacrait son premier court-métrage à André Robillard, figure de l'art brut, connu pour les assemblages en forme d'armes à feu qu'il bricole à partir de matériaux de récupération. Après dix ans d'absence des salles (son dernier long-métrage *Le Temps des amoureuses* est sorti en 2008), Henri-François Imbert revient avec *André Robillard, en compagnie*, qui est à la fois un film d'une extrême moestie, à l'image de sa figure centrale, et une somme historique qui embrasse l'air de rien l'itinéraire d'un artiste, l'histoire d'une institution et la trajectoire du cinéaste.

André Robillard s'occupait de l'assainissement de l'hôpital psychiatrique des Aubrais, où il était interné depuis 1939, lorsque en 1964, il assembla ses premiers fusils. Ceux-ci trouvèrent le chemin du Musée d'art brut de Lausanne, grâce à Jean Dubuffet et au conservateur Michel Thévoz. Lorsque en 1993, Henri-François Imbert le filme une première fois, c'est déjà un artiste connu. Au fil des années, Robillard étend son champ de création, se produisant dans un spectacle conçu en 2009 par Alexis Forestier, six ans plus tard, alors qu'il réside toujours à l'hôpital des Aubrais, il est fait chevalier des arts et lettres.

## **CONSERVATION À BÂTONS ROMPUS**

Suivant le plasticien et performeur dans sa tournée, Henri-François Imbert en tire le portrait, comme par inadvertance. Le réalisateur est trop réservé pour se livrer au jeu de la biographie intime. C'est le filmé lui-même, plus extraverti que le filmeur, qui livre des pans de son existence, au fil de conversations à bâtons rompus, de rencontres avec d'autres partients au film d'une tournée qui s'arrête parfois dans d'autres établissements psychiatriques.

L'une de ces étapes, à Saint-Alban en Lozère, permet à Imbert d'infléchir légèrement le cours de son film. C'est à Saint-Alban qu'est née la psychiatrie institutionnelle, sous l'impulsion, entre autres, de François Tosquelles, combattant républicain en exil, puis résistant. Organiquement, sans forcer la démonstration, Henri-François Imbert articule l'histoire de la psychiatrie et celle du pays et - à travers la figure d'André Robillard - conçoit la place idéale que devrait y occuper l'art.

Ce qui paraît extraordinairement ambitieux, pour ne pas dire prétentieux. Le film est préservé de cet écueil par deux puissants antidotes: la résolution du cinéaste à ne jamais se mettre en avant et l'énergie inépuisable d'André Robillard, désormais octogénaire. Entre ces deux pôles surgissent l'énergie et le plaisir de vivre qui sont la marque de ce documentaire doucement utopique.

***Écrit par Thomas Sotinel de Le Monde, le 14 novembre 2018.***

---

***« En premier, ce qui m'a attiré chez lui c'est cette rencontre avec un créateur un peu particulier, très sympathique, très affectueux, dans une énergie généreuse. Je m'intéressais déjà à l'art brut. »***

***Henri-François Imbert***

---

**Adoubé par Dubuffet, André Robillard bricole depuis toujours fusils, fusées, Spoutnik... Le musée de Lausanne lui consacre une exposition jusqu'au 19 avril 2015. Rencontre dans son atelier, à l'hôpital psychiatrique, près d'Orléans.**

« ROBILLARD André ! », se présente-t-il, tendant une main bosselée comme un tire-bouchon en cep de vigne. 83 ans, casquette rouge et pin's épinglés sur le survêtement bleu, l'homme nous a donné rendez-vous à l'accueil de l'hôpital Georges-Daumezon de Fleury-les-Aubrais, à une dizaine de kilomètres d'Orléans.

Visiblement content du petit tour en voiture, il nous guide à travers un vaste parc où sont disséminés une trentaine de bâtiments. Au détour d'une placette, Robillard nous présente « le fusil », sculpture de sept mètres de haut pointée vers le ciel telle une fusée, fabriquée à partir d'objets hétéroclites. Inaugurée l'année dernière, la pièce monumentale est un hommage à l'œuvre de cette figure incontournable de l'art brut et le plus ancien pensionnaire des lieux.

Robillard vit dans cet hôpital psychiatrique depuis soixante-quatorze ans. Jusqu'aux années 60, une existence sous tutelle, recluse, sans guère de visites ni de sorties. Puis il se met à bricoler de drôles de fusils à l'aide de matériaux récupérés sur les décharges, avec des chargeurs faits de tapettes à rat ou de boîtes de sardines, des canons en béquille orthopédique ou en tuyau de plomberie. Tout est assemblé avec des clous et du scotch marron, puis multicolore lorsqu'il découvre la formidable palette des rubans adhésifs pour électriciens.

## « J'SUIS ALLÉ TROIS FOIS CHEZ DUBUFFET... »

Ces irrésistibles fusils l'ont d'abord fait connaître du petit cercle de l'art brut. André Robillard en est un représentant historique, le dernier créateur vivant à avoir été adoubé par Dubuffet lui-même, son théoricien, qui possédait nombre de ses pièces dans sa collection, donnée dans les années 70 à la Ville de Lausanne pour constituer un musée, faute d'avoir trouvé preneur en France. « J'suis allé trois fois chez lui, rue de Sèvres, Paris 6e, métro Duroc, raconte André. Il m'a posé beaucoup de questions, j'étais content. »

A Fleury-les-Aubrais, au fond de sa cuisine, trône une grande photo de Dubuffet à côté de celle d'un homme barbu, « Paul Renard, le "psychiatre" qui a changé ma vie ». Alors directeur de l'établissement hospitalier, celui-ci avait envoyé en 1964 les premiers fusils de son patient au peintre, à Paris.

Robillard travaille à l'époque comme ouvrier à la station d'épuration de l'hôpital. La reconnaissance est en route. Elle va s'amplifier lorsque s'ouvre, en 1976, le musée de Lausanne dénommé la Collection de l'art brut. Le public découvre un continent insoupçonné et des créateurs hors normes. Robillard est reconnu comme artiste, exposé dans toutes les galeries d'Europe.

Il élargit ses sujets de prédilection au ciel, aux planètes, aux fusées et se lance dans la fabrication de Spoutnik et autres vaisseaux intersidéraux avec des tuyaux d'aspirateur et des pompes à vélo. Il crée aussi des animaux découpés dans du bois et dessine beaucoup.

## « QUELLE VIE ! Y A PAS DE QUOI S'ENNUYER »

Conférences, films sur lui, l'exclu autrefois cantonné à son univers hospitalier est invité partout. A 80 ans, l'artiste est même devenu comédien dans un spectacle dont il est le sujet, imaginé par le metteur en scène Alexis Forestier, musicien et poète postpunk. Les deux énergumènes chantent et jouent, l'ancien à l'harmonica, le jeune à la guitare électrique. André énumère chaque étape de la tournée avec la gourmandise de celui qui n'aurait dû voyager qu'en imagination. « Quelle vie ! Y a pas de quoi s'ennuyer », scande-t-il mécaniquement en s'essuyant la bouche avec un grand mouchoir.

B52 bombardier par Andre Robillard

En 1990, comme le bâtiment où il vivait se lézardait, Robillard a été relogé ici, dans l'ancienne maison du cuisinier de l'hôpital. Trois grandes pièces remplies d'une avalanche d'objets. Des posters couvrent les murs, scotchés par des myriades de ruban adhésif de toutes les couleurs rajoutés les uns sur les autres, car « ça ne colle jamais ».

Chez André on ne s'assoit pas, les chaises ont disparu sous les piles. Le frigo et l'évier émergent encore. Le lit doit être débarrassé pour qu'il se couche. Il bricole par terre dans cette incroyable termitière où l'on recense des séries de peluches, poupées, masques, tuyaux, interrupteurs électriques, lampes de poche, jouets en plastique, horloges, calendriers.

De nombreux thermomètres confirment que la saison de chauffe de l'hôpital a repris : il fait 25 degrés dans les pièces.

Dans une ambiance d'animalerie, la colombe, les peruches, les mandarins et le canari en gazouillent de bonheur. « J'suis quand même envahi par moi-même », rigole le petit bonhomme de 1,50 m en se faufilant prestement dans sa jungle multicolore, suivant la trace du lino usé jusqu'à la corde, comme un sillon creusé par le passage des animaux dans les sous-bois.

### « J'CASSAIS DES CHAISES »

La forêt d'Orléans est attenante au parc de l'hôpital. Robillard aime s'y promener. Une fois il s'est perdu. « Quelle affaire ! J'avais peur de m'faire bouffer par les



sangliers. » Les versions de son récit varient, mais à chaque fois à la fin un garde-chasse le sauve.

C'était la profession de son père, dans la forêt d'Orléans. André y est né en 1931, au lieu-dit la Maltournée. Le petit garçon avait le droit de porter la gibecière et quelquefois le fusil paternel. Ses dessins au feutre saturés de vert, d'orange et de marron sont peuplés des chevreuils, des renards et des sangliers de son enfance.

Yeux bleus délavés dans le vague, André l'évoque placidement. Le divorce des parents, la sœur avec la mère, lui avec le père. Colérique et ingérable, il est envoyé à l'« école de perfectionnement » au sein de l'hôpital de Fleury-les-Aubrais à 9 ans. Puis à l'adolescence, placé comme ouvrier agricole. Mais le jeune homme est violent et fait des fugues. « J'cassais des chaises », résume-t-il.

Jugé inapte à la vie sociale, André Robillard intègre définitivement l'hôpital psychiatrique. Il n'a pas 20 ans. Sa souffrance, ses souvenirs, les démons de sa jeunesse, la solitude, la détresse, tout est sorti sous forme de fusils. Mais des fusils « qui ne tuent que la misère », tient-il à préciser.

*Écrit par Sophie Cachon de Télérama, le 13 décembre 2014*

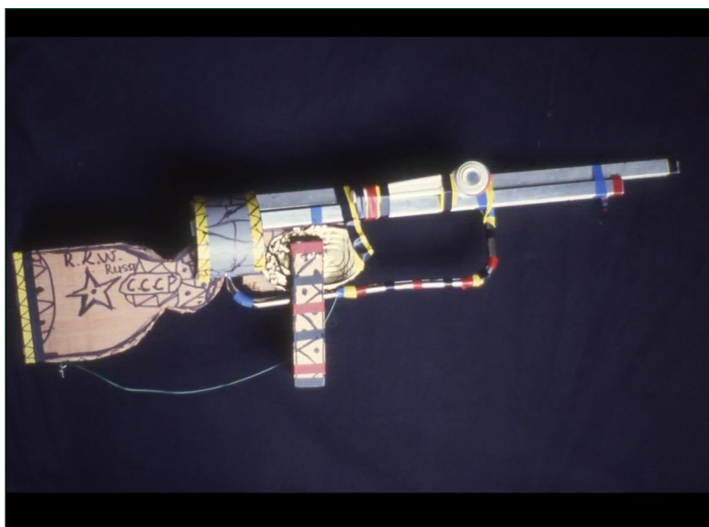
---

*« André fabriquait des fusils avec des matériaux de récupération, il en faisait des œuvres d'art, sans en être conscient. C'était quelqu'un de très isolé, qui avait vécu pratiquement toute sa vie dans un hôpital psychiatrique, et au début des années 60, alors qu'il avait une trentaine d'années, et qu'il était là, dans cet hôpital depuis longtemps, il se mettait, sur son temps libre, à assembler des maquettes de fusils. Très belles, très libres, avec un côté surprenant, et moi ça m'a plu. Et notamment, le lien qu'il y avait entre ces productions d'art brut, les siennes et d'autres, et le parcours de vie de leurs créateurs ... Parfois, c'est des gens en prison qui se mettent à l'art brut. »*

*Henri-François Imbert*

---

Admis dès l'enfance dans un hôpital psychiatrique du Loiret qu'il ne quittera jamais, André Robillard y crée, depuis 1964, d'étonnants fusils à partir d'objets de récupération (boîtes de conserve, ampoules, bouts de bois, carton...). Vingt-cinq ans après le premier film qu'il consacra à cette personnalité renommée de l'art brut (André Robillard, à coups de fusils !, en 1993), Henri-François Imbert (1) replace son histoire dans celle, valeureuse et méconnue, de la psychothérapie institutionnelle. D'où la profondeur de ce nouveau portrait du bouillonnant octogénaire. Un film riche malgré ses modestes moyens de production. Comme l'art de Robillard, en somme.



**Écrit par François Ekchajzer de Télérama.**

Avant d'inspirer cet étrange documentaire de création, Rester vivant, méthode a été l'un des premiers textes publiés de Michel Houellebecq (en 1991). Une sorte de traité du désespoir surmonté, un manuel d'encouragement destiné aux suppliciés de la vie qui auraient choisi de convertir leur supplice en art, car « un poète mort n'écrit plus, d'où l'importance de rester vivant ». Outre la présence effective de l'écrivain-star dans certaines scènes, le réalisateur a convaincu Iggy Pop, admirateur déclaré de Houellebecq, de lire, en voix off ou à l'image, de nombreux passages de l'essai. Entre l'icône déglinguée et les abîmes du texte, l'alchimie opère, ironie comprise, et ce sont les meilleurs moments. Plus déconcertant : les portraits croisés de trois artistes méconnus, certains en convalescence psychiatrique, qui illustreraient eux aussi, à leur manière, les vertus de la « méthode ». Face à eux, le cinéaste se fait plus hésitant sur le ton à adopter et sur le dosage entre l'humour et la gravité, entre la mise en scène et la captation. En toute logique, ce sont les fulgurantes formules de Houellebecq qui portent le film.

**Écrit par Louis Guichard de Télérama.**

## PROJECTIONS:

- JEUDI 24 JANVIER À 20H45
- VENDREDI 25 JANVIER À 17H
- SAMEDI 26 JANVIER À 11H45

Les rencontres  
du film d'art

24 - 27 janvier 2019 • 6<sup>e</sup> édition



D'après Andy Goldsworthy